

**Zorica Sentic**

*Une histoire vraie*  
*Noël 66*

*A ma mère grand Katarina*

**11 décembre 2002. 01h17. France Inter.**

La musique me fige et des frissons soufflent sur ma peau. Un air magique, comme cette voix lointaine qui m'avait promis, autrefois, une belle destinée. Je téléphone au standard. Je demande les références du CD. Une petite voix, nommée Romane, répond à mon attente. Mais, à ma surprise, Romane me demande si je veux bien parler de Noël, comme ça, sur France Inter. Interloquée, je veux d'abord refuser... mais, elle insiste. " Je ne sais pas pourquoi, mais je suis sûre que vous le ferez très bien " dit-elle. J'accepte. Je ne sais pas dire non. Bien qu'au fond j'attends depuis... depuis quand au juste ? Un signe du ciel ou une réponse à une question lancée dans le désespoir du silence qui m'emprisonne. Parce que ce que je vais vous lire là. C'est une histoire vraie !

Un Noël dans mon Village, là-bas, en Yougoslavie. Maintenant, il faut dire Serbie. Mais pas trop fort. Ça fait encore mauvais genre. Chut ! C'est au sud de Belgrade à vingt kilomètres de la frontière macédonienne. Ceux qui ont traversé la Yougoslavie pour aller en Grèce ont aussi traversé mon village. Son nom ? LEVOSOJE.

Chaque semaine précédant Noël, deux marchands ambulants, cahotant à dos d'âne sur les chemins boueux, débarquaient au village. Ils éalisaient domicile chez les villageois. Chacun son tour, en principe. Ma grand-mère s'acquittait souvent de cette mission charitable - oh ! Pas bien difficile au fond - avec cette spontanéité propre aux femmes de la Méditerranée qui mêlent tous les folklores, toutes les langues et toutes les religions dans le même chaudron de l'hospitalité. Ça m'a valu d'obtenir plus de breloques que mes petites camarades. Les jalouses !

Jugez des cadeaux : un bracelet, un collier, une broche, des crayons, un cahier... Que sais-je encore ? C'était aussi leur façon de payer le gîte et le couvert et la seule de dire merci à la mamie. Ils l'appelaient BABA, ce qui veut dire MAMIE en serbe. La générosité et la bonne cuisine de Baba étaient connus et reconnus. Mais ils choisissaient BABA comme aubergiste surtout pour les histoires qu'elle contait les soirs de veillées. Ils disaient que c'était la meilleure conteuse à 500 km à la ronde. Et que des histoires inédites !

Le jour de Noël, le 6 janvier là-bas, grand-père allait chercher de la paille dans la grange. Il vidait la cuisine qui faisait habituellement office de salle à manger, et rangeait la table et les chaises dans la cave. Il ne laissait que le poêle à bois. Il prenait plaisir à disposer un tapis de

paille en forme de cercle, à même le sol, au milieu de la cuisine. Il était fier de son tapis et répétait sans cesse : “ Vous avez vu, c’est de la belle paille... celle qui ne pique pas ! ” Après avoir répété la même phrase à l’envi et de plus en plus fort pour que grand-mère entende, il lui renvoyait un sourire et un petit clin d’œil plein de malice. À l’époque, je ne comprenais pas trop pourquoi. Maintenant, je crois savoir pourquoi ils aimaient tellement la paille et pourquoi il prétendait qu’elle ne piquait pas. Ma grand-mère n’avait pas les yeux bleus, mais j’ai souvent entendu mon grand-père lui dire : “ T’as de beaux yeux tu sais. ” Et ma grand-mère répondait : “ Je sais, je sais. Mais on ne le saura jamais assez ”. Et mon grand-père souriait.

Puis grand-père creusait aussi un trou d’environ 15 centimètres de diamètre dans un angle de lacuisine. Le sol n’était pas carrelé, mais en terre. Le trou, c’était pour le jeu des Noix, en fin du repas. Grand-mère préparait le repas dès le matin de très bonne heure.

Le cassoulet, la pita, de la pâte feuilletée, des œufs, du fromage et des poireaux, le poisson, des gâteaux au chocolat et enfin le fameux pain avec la pièce de monnaie. Ah ! Ce pain ! Un pain béni que le patriarche de la maison rompait avant d’en distribuer un morceau à chaque membre de la famille, présent ou absent, après que grand-mère se fût signée de sa croix et fait sa prière pour les présents, les absents et les pauvres. Celui ou celle qui découvrait la pièce devait acheter du sel et ainsi, la chance pour l’année lui serait garantie. Je ne me rappelle pas l’avoir gagné, cette petite pièce. Ma grand-mère me rassurait : “ Le Petit Jésus a plus d’un tour de magie pour te donner la chance, et ça, toute l’année. La plus belle chance, c’est la santé, le sourire et ça, il te l’a donné. Le reste, c’est simple. Il suffit d’imaginer ”.

C’est ainsi qu’est né mon AMIGENI, un petit garçon sorti de mon imagination, puis une héroïne du nom de VREMIA et d’autres encore, mais tout ça, à dire vrai, c’est rien que des mensonges que je me raconte à moi-même, comme on dit, des histoires inventées que j’écris à longueur de journée sur le clavier d’un ordinateur. Modernité oblige.

Il y avait aussi une assiette vide au cas où quelqu’un arriverait à l’improviste. On l’appelait l’assiette du pauvre. Au centre du tapis reposaient tous les plats. Après le cérémonial de la distribution du pain, venait celui de l’assiette du Bon Dieu. Mamie-Baba prenait une assiette vide et y mettait un peu de tout, de la pita, quelques noix, du poisson et des haricots et une part de gâteau. Elle remplissait l’assiette. Le salé et le sucré mélangés, immangeable ! Elle portait l’assiette dehors sur la terrasse. Elle disait : “ C’est la part du Bon Dieu ”. J’ai compris bien plus tard que le Bon Dieu revêtait aussi la peau des petits chats, puisque le lendemain, l’assiette était vide.

Après le dîner, chacun s’armait de son paquet de noix. La bataille pouvait commencer. Celui qui mettait sa noix dans le trou empochait les autres noix. Un jeu de billes de chez nous, en somme. Puis Grand-mère racontait des histoires toute la soirée et grand-père s’occupait du poêle à bois. Les histoires de Baba avaient toujours une morale bien à elle. Celle de l’année 1966 m’est restée à jamais gravée dans la mémoire de petite immigrée serbe. Sans doute parce que ce fut la dernière fois que je fêtais Noël un 6 janvier, et aussi le dernier avec ma grand-mère. Car les années suivantes j’ai fêté NOEL le 24 décembre et le 6 janvier. Mais je ne recevais pas des cadeaux deux fois. Je suis arrivée en France à treize ans. Je ne parlais pas un mot de français.

À la fin de l’histoire, Mamie m’a dit :

“ Tu vois Zoritzza, mon cadeau n’est pas celui que tu crois. Ce n’est pas celui-là le plus beau. Les chaussures seront bientôt trop petites pour toi, la jupette sera un mouchoir de poche avant que tu ne sois grande, le bracelet, tu pourras le perdre, le collier, on te le volera un jour et la broche, tu t’en lasserai. Alors que les histoires que je t’ai racontées, elles seront toujours en toi, dans ton cœur et dans ta tête. Un jour, à ton tour, tu les raconteras à tes enfants et petits-enfants. Et si tu fais un vœu ce soir, tu pourras raconter ton Noël au monde entier. Un jour, une petite voix te demandera de parler de Noël. ”

-Dis Romane, tu connais ma grand-mère ?

-Où l’as-tu rencontrée ?

**Zorica Sentic**

St Raphaël 2002

Ecrit dans la nuit du 11/12/2002

Enregistrée pour France Inter 24/12/2002